

Les soleils de Vailland

André Payette

Volume 7, numéro 3 (39), mai-juin 1965

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/59962ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Payette, A. (1965). Les soleils de Vailland. *Liberté*, 7(3), 303–303.

Les soleils de Vailland

Dans son jardin de Meillonas, devant cette vieille maison bressane qu'il avait aménagée, Roger Vailland cultivait des soleils. Entre les murs gris à reflets roses, ils poussaient droits. Plus hauts que lui, fiers comme lui, par les soins affectueux qu'il leur prodiguait. Il les aimait et ils étaient beaux.

Elisabeth aussi. Sa seconde femme qu'il appelait Douceur ou Bonheur lui était un soleil. Chaleureuse, attentive, fougueuse et gaie, elle fut l'un de ces paradis qu'autrefois il avait vainement cherchés.

Et ces jolies filles que l'on trouvait toujours chez lui, elles en étaient qu'il cultivait dans son jardin. Il les aimait, il aimait toutes les femmes. Elles étaient belles avec lui.

Il aimait l'amour et rêvait de jouer son personnage au théâtre, celui de Monsieur Jean, dans la pièce du même nom qu'il avait écrite d'après le Don Juan de Molière et qui ne fut jamais jouée. Il aimait tout ce qu'il faisait, à commencer par l'amour dont il parlait avec gourmandise. Sans doute parce qu'il aimait jouer: tir au pistolet, quilles, il découvrait chaque année de nouveaux jeux, s'en passionnait, y entraînait ses amis.

Les soleils de son jardin étaient plus grands que lui: Vailland était petit de taille et pourtant racé, fin, vif, avec de grands gestes lents. Tous ses soleils avaient sur lui quelque avantage, à un moment précis, mais pas de prise. Une pirouette, et Vailland triomphait. Je m'étonne qu'il soit mort.

A.P.

Correspondance et notes de lecture

GEORG LUKACS NOUS ECRIT

Budapest, le 15 février 1965.

Cher monsieur Naim Kattam,

M. Yvan Boldizar a eu l'amabilité de me faire parvenir votre article paru dans Liberté sur mon livre "La théorie du roman". Bien sûr, c'est un plaisir pour tout auteur de se rendre compte qu'un de ses livres exerce encore de l'influence un demi-siècle après sa publication. Mais si l'auteur